

noémi
lefebvre

cales



l'autoportrait
bleu

l'autoportrait bleu

noémi lefevre

l'autoportrait bleu

verticales | phase deux

© Éditions Gallimard, septembre 2009.

Le commandant de bord a dit quelque chose mais je ne sais pas quoi, le steward a montré comment respirer dans le masque et comment enfiler le gilet de sauvetage et je n'ai pas regardé. J'avais exactement une heure trente minutes pour changer de langage. Il va falloir modifier ta façon de parler ma fille, je me disais en allemand, en français, puis de nouveau en allemand, puis en français et comme si j'étais ma propre mère. J'ai fait le point sur mes blessures, de haut en bas, les cheveux qui me faisaient mal, les épaules remontées et les rats qui me couraient dans le ventre, les genoux mous, le droit mou et le gauche, j'avais maigri des bras et des jambes et le tout tremblait plus ou moins sans interruption, pour tout dire je manquais fondamentalement de sérénité, j'affichais une sérénité, j'étais quasiment dans une plénitude vu de l'extérieur. Si j'avais laissé s'exprimer l'intérieur on m'aurait prise pour une vache beuglant à la lune comme la fois dans ma voiture où je m'étais mise à beugler, c'est-à-dire meugler en criant, le

cri nocturne de la vache, je me demande encore comment j'ai pu cette nuit-là pas une autre mais celle-là glacée, émettre un tel horrible cri bovin, il fallait en avoir de l'animal, sur la route en vache, un grand cri entre deux moments de civilisation, de Zivilisation, je traduisais en simultanée, maintenant brisée jusqu'aux cylindres osseux je disciplinais mon cri d'animal, mettais toute mon énergie dans la sérénité et ça marchait vu de l'extérieur, personne dans cet avion n'aura entendu mon horrible cri de blöde Kuh comme on se traite en Allemagne, de vache imbécile, je traduisais en simultanée, la Kuh domestique mais animale qui cherche son veau au petit matin et qui appelle son veau tout en sachant déjà avec sa suffisante matière grise de vache que le veau à l'oreille numérotée ne reviendra jamais parce qu'il est trop durablement pas là, beugle encore un jour ou deux mais finit par ravalé son cri, se remet à ruminer comme si elle n'avait jamais eu ce veau, un veau, ni deux ni trois ni aucun veau avec ou sans numéro, l'animal qui voit réellement mourir chaque instant. J'avais tellement beuglé ce soir-là que je m'étais fait peur, je me conformais tant à la vache que j'étais en quasi-symbiose avec la nature, aux prises avec la nature, comme si entre elle et moi la distance avait disparu, verschwunden, je traduisais automatiquement. Et voilà que l'envie de beugler me reprend en plein vol Berlin-Paris. Tu vas à Venise et tu finis par mourir à Venise, tu vas en sanatorium et tu finis par la tuberculose, les

environnements ont une influence démesurée, j'ai constaté encore une fois, cette fois-là dans l'avion, n'importe quel changement d'environnement et tu te retrouves complètement chamboulée voire morte. Je n'avais pas senti l'envol, je volais pourtant, et comme je ne suis pas de l'espèce voyageuse, le vol en tant que vol aurait pu rien qu'en soi provoquer un chamboulement, l'altitude aurait suffi à me descendre et pourtant ça ne me faisait rien du tout de voler, ma sœur si. On vole a dit ma sœur, sens comme on vole! de voler ça me fait de l'effet, toujours de l'effet comme au premier vol, je voyais l'effet sur elle mais sur moi non, j'ai dit que je sentais mais ne sentais pas, c'était pour ne pas commencer, j'ai ouvert un livre et j'ai plongé. Je m'efforçais d'oublier tout dans le livre, de m'intégrer au livre, de ne plus rien penser en dehors, ne rien ressentir d'autre que mes yeux sur le papier mais évidemment je me voyais très bien m'oublier et tenter de devenir et m'efforcer si bien que je n'étais plongée dans rien, ne devenais rien et ressentais absolument tout. C'était un séjour formidable a dit ma sœur, dit et redit, et j'ai répondu oui, formidable, exceptionnel, n'oublierai jamais, elle a encore dit et j'ai répondu moi non plus jamais, je pensais en effet jamais, vraiment jamais, comment oublier, et mon intérieur explosait sans bruit tandis que je me liquéfiais du front et du dos.

Sortant du Kaiser Café au Sony Center après avoir saoulé le pianiste d'un tas de paroles, je l'avais littérale-

ment assassiné de paroles, j'avais profité de ce qu'il était allemand-américain pour lui taper dans le dos chaleureusement comme j'ai déjà vu faire chez les Allemands et dans les vieux films américains bien que rarement par des femmes, je ne me souviens pas que ce soit jamais par une femme dans un vieux film américain, j'étais désolée d'avoir tant parlé, j'ai trop parlé excuse-moi vraiment, j'ai dit en lui tapant dans le dos comme un homme que je ne suis pas, comme un bon copain que je ne suis pas, comme une copine de longue date que je n'étais pas alors il a dit mais non, pas du tout, c'est très bien avec son accent germano-américain, j'avais dû dire ma phrase en allemand et lui me répondre en français. Ich habe zu viel gesprochen et je lui tape dans le dos, mais non, pas du tout, c'est très bien et il touche mon bras à l'allemande ou à l'américaine afin de me transmettre la chaleur amicale, j'ai rajouté, en français cette fois, que c'était lui qui m'avait appris tant et tant de choses, et moi qui maintenant paraissais lui apprendre. Je n'avais rien de rien à lui apprendre mais c'était trop tard, j'avais si bien parlé de ma façon docte et passionnée et si peu économe qu'il avait dû plier à un moment ou un autre, en réalité dès le début, dès mon premier mot, dès ma première ouverture de bouche et comme pour remplacer la dent qui me manque j'avais déjà trop parlé, de cette façon docte et passionnée et tellement impudique, l'éducation à la pudeur t'a manqué aurait pu dire le pianiste, ta mère ne t'a donc pas appris la pudeur mais il

ne l'a pas dit, l'aurait dit s'il avait été moi mais le pianiste et moi ça fait deux, lui pudique et moi impudique, ça me revenait maintenant dans l'avion entre deux nuages, entre rien et rien, la différence condensée, là ça me revenait d'un coup cette impudeur, je me voyais telle que je suis, si impudique, c'en est criant de vérité mais ne criais pourtant pas, ni cette vérité ni rien d'autre. Les passagers lisaient et buvaient des cafés, l'avion n'est pas un endroit pour crier, la voiture oui mais l'avion non, la voiture idéale pour le cri ordinaire et individuel, le cri de vérité sans raison apparente mais l'avion seulement pour le cri accidentel et collectif avec raison immédiate. Pourquoi, je me suis demandé mais trop tard, je ne pouvais pas tout simplement lire mon livre au Kaiser Café? et pourquoi je ne pouvais pas boire ce café au Café Einstein deux jours avant, boire un bon café en feuilletant le journal comme on fait toujours chez Einstein depuis cent ans de la même manière décontractée et culturelle, dans le murmure paisible d'un petit concerto pour piano de Mozart qui ne fait plus de mal à personne, pourquoi je ne pouvais pas faire ça, être assise sur cette chaise d'Einstein sans enrrouler mes jambes comme si c'étaient des serpents venimeux et remonter mes épaules comme si le monde allait leur tomber dessus, alors qu'ici, chez Einstein, le monde, je le savais pourtant, jamais ne tombe sur les épaules de personne, même dans le pire moment de l'histoire du monde le Café Einstein absolument fidèle à sa

réputation, l'ai constaté dès l'entrée, quinze ans que je n'étais pas venue mais tout était pareil donc je le savais, on ne peut pas mettre ça sur le compte de l'ignorance. Ici c'est l'endroit où le monde est dans le journal, j'avais dit à ma sœur, tu verras, et j'avais répété parce que je trouvais spirituel, le Café Einstein est un lieu hors du monde qui tient le monde dans le journal, c'est vrai que c'est reposant, une maison de retraite quand on est de constitution fragile comme les filles de ma sorte, c'est correct ici et la correction repose du monde j'expliquais à ma sœur mon meilleur public, c'est reposant une maison de correction quand on est cultivé comme les clients d'ici. Il pourrait bien y avoir une guerre atomique, ça ne changerait rien à l'ambiance du Café Einstein, je me disais cette fois-là comme je me l'étais déjà dit une autre fois, mais je ne sais pas si c'était avec soulagement ou ironie ou indifféremment ni cette fois ni l'autre, on lirait dans le journal les désastreux effets de la guerre atomique sur la population berlinoise, anéantie dans sa totalité et atomisée dans toutes ses parties, la destruction absolue du quartier de Charlottenburg, la disparition définitive de l'Europa Center et l'émiettement des dernières pierres de la Gedächtniskirche, l'église du souvenir je me traduais, souvenir de quoi, pas un souvenir de ruine mais un souvenir de rien, on lirait en première page l'émiettement de toutes les belles grandes maisons de la Kurfürstenstraße et de tous les habitants du quartier en destruction massive et jusqu'à la porte

d'Einstein, le tout en écoutant paisiblement ce joli petit concerto pour piano de Mozart. Un type pourrait bien entrer avec une ceinture de dynamite et se faire sauter le buffet en plein milieu de la grande salle en criant Allah Akhbar, on lirait ça dans le journal en fumant modérément et en écoutant d'une oreille distraite le concerto inoffensif et léger comme est toujours Mozart en fond sonore depuis que le fond sonore existe. Pourquoi je ne pouvais pas m'en tenir à feuilleter die Welt comme un homme de culture que sont les hommes d'ici, un homme de culture discret et pacifique, tournant la petite cuillère dans son café sans enrouler ses jambes comme des serpents et fumant avec modération et non comme un sapeur, pourquoi il a fallu d'emblée que je terrorise le pianiste avec mes idées sur tout? Tu as des idées sur tout, aurait pu dire le pianiste mais ne l'avait pas dit, il est parfois bon de se taire, aurait-il pu dire, aurait ainsi interrompu, par cette remarque de bon sens, les interminables réflexions et ingénieuses associations d'idées qui me venaient, chaque nouvelle idée plus étonnante, subtile, singulière, et formidable que la précédente, aurait arrêté le pianiste cette invasion verbale aussi massive que désordonnée, barbarie contre culture au Café Einstein, où les idées ne font pas de bruit mais trouvent leur intensité dans les mots silencieux de l'écrit et leur profondeur dans la méditation de l'imprimé, j'aurais mieux fait de lire die Welt à la manière de n'importe quel habitué et mieux fait de profiter du concerto

diffusé pour feuilleter le journal selon cette manière décontractée et culturelle typique du lieu, j'aurais pu ce n'était pourtant pas compliqué, si j'avais simplement suivi la pente naturelle de la culture indiquée par la maison, retraite et correction, je ne serais pas maintenant à exploser de l'intérieur dans l'espace européen, entre rien et rien, dans l'indifférence générale. Au lieu de profiter de cet environnement réputé favorable entre tous à la culture, j'y pensais maintenant dans l'avion donc trop tard, honte, grande honte, j'enroulais mes jambes comme des serpents venimeux et je remontais mes épaules, non seulement ça mais je balançais au pianiste une rafale d'informations impudiques dans la plus pure tradition des filles sans retenue, lui infligeais les pires tortures de l'Inquisition avec ma façon mal élevée de transgresser les règles de la conversation que je n'ai jamais apprises mais que j'aurais pu au moins singer, le singe imite l'homme mieux que moi je me disais, apercevant dans le miroir du Café Einstein ma tête de fille déplacée, rien du singe dans le miroir, la singerie comme limitation et l'imitation comme garantie de bienséance, le singe bienséant absent du miroir où la fille déplacée sans bienséance se voit telle qu'elle est, que fais-tu ici, éloignée du singe, qu'est-ce que tu veux à la fin, sautant de branche en branche devant la glace à la manière d'un imitateur de singe, l'inhumanité de l'animal ne singeant pas l'homme mais singeant le singe, imitant instinctivement je sautais sur n'importe quoi.

Mais qu'est-ce que vous voulez à la fin ? a fini par dire le pianiste en rougissant sous mes rafales de singe, ma sœur singeant le singe une salve et moi singeant ma sœur une salve, nous, ma sœur et moi l'Inquisition simiesque et le pianiste demandant grâce, comment j'en suis arrivée là, à questionner un innocent pianiste en plein milieu du bien fréquenté café intellectuel je ne sais pas, ce que je sais c'est que rien jamais ne pourra faire que ça n'ait pas eu lieu. Il a fallu que je questionne, il a fallu que je piétine sauvagement les règles de la conversation si typiquement françaises que j'aurais dû apprendre en lisant Madame de Staël que j'ai toujours refusé de lire, la qualité de la conversation de Madame de Staël dans les salons prussiens c'était tout de même la simplicité et le bon goût français mais il a fallu que je questionne de la plus odieuse façon, je pratiquais ma question sur le pianiste qui était venu ici exprès pour me voir, c'était lui qui avait choisi l'endroit, justement cet endroit dans tout Berlin, pour me voir, avait choisi cet endroit idéal pour favoriser entre nous d'emblée un climat culturel paisible et rassurant calibré pour la conversation et son esprit, au lieu de quoi il se trouvait soumis à la question par une fille descendue d'un singe complètement impudique, accompagnée de sa sœur descendue de la même branche et pareille à quelques nuances près.

Encore une chance que je n'aie pas expliqué au pianiste comme on joue du piano, c'était moins une, je me suis dit mais dans l'avion, j'ai évité ça de justesse,

j'aurais tout aussi bien pu, j'en suis capable, je sais que j'en suis capable, d'expliquer l'art du clavier bien tempéré à un pianiste comme si j'étais moi-même une pianiste virtuose. Je ne connais rien à la musique, je suis assise face à un pianiste virtuose et je lui explique de quelle manière il faut poser ses doigts sur les touches, voilà exactement ce dont je suis capable. Je lui explique, moi, la meilleure façon de faire, comme si le pianiste virtuose n'attendait que moi pour découvrir enfin la meilleure façon de s'y prendre, comme s'il allait s'émerveiller de toutes ces petites trouvailles pianistiques que je lui fournirais généreusement pour qu'il puisse améliorer son jeu et devenir encore plus virtuose grâce à moi. J'en suis bel et bien capable, de diriger une master-class pour grand pianiste internationalement reconnu. Lui expliquer, je m'y vois déjà, comment il faut jouer le deuxième mouvement du concerto en do majeur de Beethoven par exemple, l'attaque du départ, le do sec mais en même temps sonore et d'une manière générale de la générosité, je m'y entendais, parler de générosité dans Beethoven comme si c'était une chose possible, et puis dans le détail, un peu plus de légèreté ici, un peu plus de couleur là, j'aurais trouvé normal que le pianiste modifie enfin son interprétation du deuxième mouvement en fonction de ces petits conseils gratuitement donnés par moi qui ne sais pas jouer de piano et qui ne connais rien à Beethoven. Une chance que j'aie évité ça de justesse.

Deux jours plus tard sortant du Kaiser Café où j'avais

encore failli expliquer au pianiste virtuose comment se débrouiller au piano, une chance que je me sois arrêtée à temps, j'ai dit ce fameux Ich habe zu viel gesprochen car c'était vrai, j'avais trop parlé, tant et si bien qu'il me fallait clamer cette nouvelle vérité au moment même où elle m'apparaissait, le pianiste magnanime, mais non, pas du tout, c'est très bien, a gentiment répondu, chaleureusement répondu, même si ce n'était pas très bien, non seulement pas très bien mais désastreux, à tel point désastreux qu'irratrapable, d'ailleurs je n'ai rien rattrapé mais tout au contraire aggravé mon cas sans hésiter, il a fallu encore que j'intervienne, alors que je venais de dire Ich habe zu viel gesprochen je n'ai pas tourné sept fois ma langue, ni sept ni moins, pas tourné du tout, il a fallu que je parle encore dans le parking souterrain alors qu'il était déjà le pauvre pianiste et depuis un bon moment hors d'usage, kaputt comme on dit, à vrai dire cinq minutes après son arrivée au Kaiser Café déjà hors d'usage et complètement kaputt, dix minutes après avait commencé à bâiller, pourtant voilà que dans le parking souterrain je m'en prends à sa voiture, il a fallu que je fasse une réflexion sur sa voiture indigne d'un pianiste international comme si ce n'était pas affligeant tout ce que j'avais dit avant, dans le Kaiser Café, à propos de la musique en général et de celle du pianiste en particulier tandis que de la musique en général je n'en ai aucune idée, quant à la musique du pianiste en particulier voilà que je m'entendais déjà la lui commenter en

long et en large, non seulement la musique interprétée par le pianiste mais aussi la musique composée par le compositeur, le pianiste à la fois pianiste et compositeur, je suis avant tout pianiste et pourtant avant tout compositeur, avait dit un jour le pianiste à qui voulait l'entendre, le pianiste avait en effet une aptitude à composer que n'avait pas tout pianiste et le compositeur une virtuosité pianistique à laquelle peu de compositeurs pouvaient prétendre, l'un et l'autre réunis en une seule personne, la parfaite harmonie corporelle et spirituelle qui seule justifiait la qualité générale et pourtant exceptionnelle de musicien, je suis avant tout musicien, avait dit le pianiste, ce n'est pas ma profession mais mon état, malgré son état c'est tout juste si je m'étais retenue d'expliquer au pianiste comment il fallait jouer du piano et au compositeur comment il fallait composer. Me voilà maintenant dans ce parking, inspectant le véhicule, l'extérieur, l'intérieur, l'état de la carrosserie, le confort des fauteuils, j'estimai la valeur argus et sous-estimai toutes les autres, assise à la place du mort mais moi non, assise non morte, à lancer ma réflexion sur sa voiture indigne d'un pianiste international, rien à faire j'ai beau le savoir je finis toujours par dire n'importe quoi en face de surtout pas n'importe qui, je saborde hardiment tout avenir comme si je ne savais pas que quand c'est dit c'est dit, qu'il n'y a rien à sauver, que c'est définitivement trop tard.

À chaque fois c'est pareil. À chaque fois je me dis

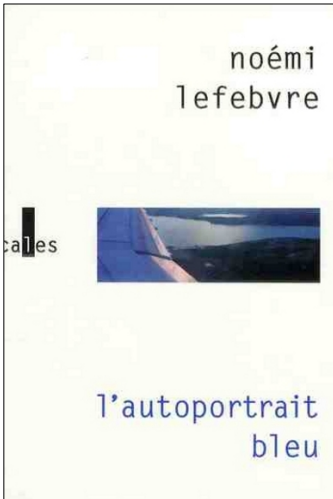
qu'on ne m'y reprendra plus et à chaque fois on m'y reprend. Si j'avais été le pianiste, je crois que ça m'aurait rendu nerveux, une fille qui vient juste de s'excuser de parler trop et qui en remet immédiatement une couche à propos de ma voiture. On ne sait jamais quel type de lien unit le conducteur à sa voiture, impossible de saisir d'emblée ce rapport souvent très complexe et personnel du conducteur à la voiture, la voiture impose une réflexion sur le conducteur et le conducteur une réflexion sur la voiture, n'importe quel vendeur de voitures connaît ce problème ultrasensible du rapport complexe mais moi immortelle, au-dessus de toute considération mécanique et sans égard pour l'esprit garagiste hardiment j'aborde, à l'abordage, le sujet de la voiture alors que si ça se trouve le pianiste attache une immense importance à cette caisse minable et l'aime d'amour et considère que lui avec elle ne font qu'une seule et même entité, conduit sa voiture sur les routes de l'ex-RDA, sur ces routes encore totalement chaotiques de l'ancienne république, traverse le paysage encore terriblement triste, encore quasiment en jachère et presque moyenâgeux de cette république d'autrefois, plaisir absolu, jouissance irréaliste, oh joie profonde du conducteur libre, indépendant, riche de tant de possibilités que c'en est à perdre la notion du relatif et moi qui lui dis sans aucun respect pour son rapport peut-être si personnel et intime à sa minable caisse que c'est pas Dieu possible d'en avoir une pareille quand on est un pianiste qui plus est international.

L'expression pianiste international il est bien obligé de l'entendre, l'ironie dans l'expression évidemment obligé de la saisir et de se rendre à l'évidence, qu'une voiture comme la sienne est pour moi, l'immortelle telle qu'en elle-même, ignorant la mécanique des plaisirs, un sujet de plaisanterie voire de moquerie alors que pour lui non, moi l'immortelle de piétiner sans ménagement les valeurs non marchandes et de refuser la possibilité d'un attachement profond, puissant, réel voire quasiment identitaire du pianiste à cette voiture-là et pas une autre, alors que ce même pianiste conduisait justement la semaine précédente cette caisse lamentable mais pour lui exceptionnelle à travers les champs et les bois de la république d'antan, se rendait au château de Neuhardenberg, se rendait autrement dit en rase campagne, roulait joyeux dans ce paysage non sublime et glacé qu'est l'arrière-pays brandebourgeois aux confins de l'Allemagne réunifiée et à dix malheureux petits kilomètres de la Pologne, château brandebourgeois puis prussien puis nazi puis communiste puis rendu aux héritiers et subventionné par l'État pour devenir un haut lieu culturel de l'Allemagne unifiée, château superbement rénové de Neuhardenberg comme indiqué sur le dépliant, haut lieu où le pianiste se rendait au volant de cette exceptionnelle voiture-là qui faisait avec lui une seule et même entité, pour visiter l'exposition Le III^e Reich et la musique.

Invité au vernissage de l'exposition il s'était rasé de

L'AUTO PORTRAIT BLEU

avec les premiers lapins sauvages et commencerait à entrevoir la fin, marchant ainsi dans l'herbe molle envisagerait une reprise, revenir à l'allegro de forme sonate qui n'aura pas à proprement parler de second sujet, après le renversement faire entrer les pluies d'oiseaux autour du sol, descendront en piqué jusqu'au ré bémol et là, suspendu, silence, neuf temps, les cordes pincées, quinte diminuée suivie du cluster décrivant un cercle chromatique d'où sera extrait, par contiguïté lente et grave, la pure négativité du bleu. Il s'arrêterait au milieu des lapins parce qu'il entendrait, malgré le passage des avions et la folie des merles, cette inquiétude d'hier mêlée de faiblesse et de regret qui lui feraient, en ce début des temps, éprouver jusqu'au bout de ses doigts immobiles la sensation du froid, ce froid qui jamais ne quittait la fille, cette fille-là pas une autre, alors, comme si c'était amusant, il fixerait les arbres verts et, main en visière, saluerait la figure envolée de l'Autoportrait bleu.



L'autoportrait bleu

Noémi Lefebvre

Cette édition électronique du livre *L'autoportrait bleu*
de *Noémi Lefebvre*
a été réalisée le 30/10/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 25 mai 2009 (ISBN : 9782070126330)
Code Sodis : N32260 - ISBN : 9792070286132